ANTIDOTE
96 RUE DE LA FAYETTE
75010 PARIS - 09 81 76 03 92

N 2/2011
Annuel

Surface approx. (cm²) : 2501
N° de page : 58-67

MAGAZINE ANTIDOTE

CHA PIT RE 2

Eléments de recherche : MATHIEU LEHANNEUR : designer, passages significatifs

LE SYNDROME DE CENDRILLON

Un texte de **Cyril Merle**

Depuis 1697 et le *Cendrillon* de Charles Perrault – qui n'aura été qu'un épisode dans la longue filiation des différentes versions du conte, depuis l'Antiquité jusqu'à Walt Disney, en passant par les Freres Grimm –, une controverse perdure, renaissant à tous les siècles, et impliquant les plus grands noms de la littérature, de la philologie et de la psychanalyse. Qu'on en juge sur pièces : Honoré de Balzac, Émile Littré, Anatole France, Bruno Bettelheim, tous se sont penchés sur cette épineuse question, qui n'a d'ailleurs toujours pas trouve sa réponse. La pantoufle de Cendrillon était-elle de verre, comme Perrault lui-même l'a écrit, ou de vair, à savoir une fourrure utilisee au Moyen-Âge ? C'est ce qu'ont prétendu Balzac et Littré, avec ce dernier qui n'aura pas hesité à tronquer une citation d'Anatole France dans son dictionnaire pour le rallier à leur cause, alors que celui-ci était partisan de la pantoufle de verre. Au-delà de la fameuse Querelle des Anciens et des Modernes, dans laquelle Charles Perrault a d'ailleurs joué un rôle de premier plan en tant que partisan des Modernes, le duel verre/vair continue de faire débat.

Trois siècles de débat. Curieuse controverse, en verite, qui continue à faire couler l'encre depuis trois siècles, et qui prend sa source dans les recoins de la langue, la où résonnent et raisonnent fantasmes étranges et bizarreries de la psyché. Tout d'abord, il y a une homonymie, génératrice de confusions, entre vair et verre, qui n'existe qu'en français. Ensuite, il y a un auteur célèbre, Honoré de Balzac, qui monte au creneau pour affirmer que Charles Perrault a dû commettre une erreur d'inattention, et que ces pantoufles ne pouvaient être de verre, mais bien de « menu vair », une fourrure d'écureuil, de petit-gris. Et, dans l'esprit d'Honoré de Balzac, autant un carrosse qui se transforme en citrouille à minuit ne pose aucun problème de véracité ni de crédibilité, autant il n'est pas supportable que cette pantoufle soit de verre. Étrange priorite, d'autant plus que l'auteur de *La Comédie humaine* etait un fin connaisseur des passions et des tourments de l'âme humaine, et ne nous a pas habitués par ailleurs à faire montre de manies ou de lubies. Cette question du verre ou du vair recèle donc une réelle importance. Mais à quel niveau cela se joue-t-il ? Pourquoi Honoré de Balzac a-t-il attribué une coquille à Charles Perrault, qui semble bien pour sa part avoir écrit le mot « verre » intentionnellement ? En effet, le conte lui-même rend vraisemblable le fait que cette pantoufle fut en verre : pour reconnaître celle qui lui avait tant plu au bal, le Prince charmant fait essayer la pantoufle à toutes les jeunes filles de la ville. Pour que cela constitue une épreuve, il faut bien que cette chaussure fut fragile et délicate, et donc en verre plutôt qu'en fourrure… Et par ailleurs, au XVII[e] siècle comme aujourd'hui, il n'était pas courant de se rendre au bal en pantoufles : mais ceci, curieusement, ne semble pas invraisemblable a nos auteurs engagés et rationalistes.

La pantoufle de verre ou l'oxymore amoureux. Ceci étant posé, qu'y a-t-il donc de gênant dans le fait que cette pantoufle soit en verre ? Comme toujours dans la mythologie, et les contes pour enfants en font partie, c'est dans l'univers du fantasme, dans le monde à la fois évident et trouble des symboles sexuels qu'il nous faut plonger. Douceur et dureté, violence et tendresse, domination et soumission, maîtrise et abandon : la sexualité est faite de contraires et d'oxymores… Et quel plus bel oxymore qu'une pantoufle de verre, soit l'alliance fantasmatique du confort, de la chaleur avec la dureté, le danger de la coupure et du sang ? On connaît le pouvoir érotique du pied, considéré par certains comme un symbole phallique, magnifié dans des talons hauts… Et plus haut est le talon, plus il grandit la femme qui le porte, plus il la transforme en femme fatale, plus il constitue pour elle une torture raffinée. Quel art plus délicat que de marcher en permanence sur la pointe des pieds, avec le poids du corps qui repose sur quelques centimètres carrés de sol ? Bien sûr, les talons affinent la silhouette, galbent les jambes, les transformant « *en compas qui arpentent le globe en tous sens et lui donnent son équilibre et son harmonie* », ainsi que le dit l'Homme qui aimait les femmes (Charles Denner dans le film éponyme de François Truffaut). Le talon grandit et magnifie la femme, c'est entendu, mais il constitue aussi pour elle une soumission, non pas uniquement à un diktat, mais bien dans la dimension physique du terme : en faisant reposer le poids du corps sur quelques centimètres carrés, le talon entrave la liberté de mouvements de la femme, au même titre que la jupe étroite. Et la rend terriblement désirable… Entre domination et soumission, entre sadisme et masochisme, on navigue bien là dans les eaux paradoxales de l'oxymore et des rapports charnels.

Allégorie de l'hyménée. Pieds jeunes et virginaux, qui risquent sans cesse la coupure dans une chaussure fragile et dangereuse : la symbolique de la pantoufle de verre, qui agit d'ailleurs dans le conte comme prélude à un mariage, est transparente. Mis à part le mouchoir tache de fraises de Desdémone, femme d'Othello, on a rarement vu allégorie plus évidente de l'hyménee ! Mais ici, l'allégorie n'agit pas, comme souvent dans les contes, comme une mise en garde ou un avertissement : même si l'idée du sang n'est pas loin, Cendrillon et le prince trouvent chacun chaussure à leur pied, malgré les pathétiques tentatives de Javotte et d'Anastasie.

Quels enseignements tirés de ce débat, vieux de trois siècles et qui continue à agiter quelques cercles d'initiés (assez restreints, il faut bien le reconnaître) ? Finalement, le combat des rationalistes, en son temps, avait sa raison d'être, et Balzac, Littré ou Anatole France étaient de bonne foi… La pantoufle de verre constituait-elle un symbole inacceptable à leurs yeux ? Ont-ils consciemment fait preuve de bonne volonté, ou se sont-ils inconsciemment voilé la face ? Nul ne saurait trancher, et les intéressés seraient de toute evidence surpris de découvrir et d'entendre le sens pourtant evident de l'allégorie de la pantoufle de verre… En revanche, c'est bien l'irruption de la psychanalyse qui est venue changer la donne, et cela nous rappelle tout ce que la mythologie et la littérature doivent à Freud. Le XX^e siècle littéraire n'aurait pas existé sans lui et ses suivants, de Jung à Lacan, qui nous ont enfin montre ce qu'il y avait dans la pantoufle de verre… ou de vair ? Car Balzac avait peut-être raison, et peut-être sommes nous tous victimes d'une coquille originelle de la part de Charles Perrault, qui viendrait infirmer les belles significations sous-jacentes de la pantoufle de Cendrillon. Ce ne serait pas la première fois que la psychanalyse s'egare, mais n'est-ce pas justement son rôle ? Une chaussure n'est jamais uniquement une chaussure, elle est bien plus que tout cela, et nous nous devons de mettre cette multiplicité en valeur !

ANTIDOTE
96 RUE DE LA FAYETTE
75010 PARIS - 09 81 76 03 92

N 2/2011
Annuel

Surface approx. (cm²) : 2501
N° de page : 58-67

PRENDRE SON PIED

Un texte de **Olivier Nicklaus**

« *Shoes are better than sex because they last longer* », dit Madonna. Du talon aiguille Louboutin à la basket Requin, tous les fetichismes sont dans la nature humaine. Pour tous ceux qu'il n'erotise pas, le fetichisme du pied paraît souvent risible. Et pourtant ! Le fétichisme du pied, et son cousin le fétichisme de la chaussure, sont les plus repandus. Dans une étude menée en 2007 par des chercheurs de l'université de Bologne[1] portant sur le fétichisme sexuel, les pieds et les chaussures arrivent en tête. En effet, 64 % des personnes interrogées ont une préférence pour les chaussures, les pieds et autres types de fétiches liés aux pieds.

Entre fétichisme du pied et fétichisme de la chaussure, ne doit-on pas s'efforcer d'identifier des nuances ? Concernant le premier, Freud y voit dès 1914 un symbole phallique, qu'il explique par l'association du pied au sexe, que l'individu a tendance à amalgamer pendant l'enfance. Les accros aux pieds les décrivent d'ailleurs avec le même champ lexical que celui qu'ils utilisent pour parler du sexe, masculin ou féminin. Quelques années plus tard, les scientifiques ont mis en évidence l'etrange analogie entre le pied et l'appareil genital, qui en effet partagent la même zone du cerveau. Une confusion qui a, par la suite, autorisé un certain nombre de chercheurs à penser que le fétichisme du pied se développait en réponse aux épidemies de maladies sexuellement transmissibles. En effet, un grand interêt pour les pieds en guise d'objets sexuels aurait éte observé lors de la grande épidémie de gonorrhée durant le XII^e^ siecle et des epidémies de syphilis durant les XVI^e^ et XIX^e^ siècles en Europe. Une augmentation exponentielle est detectee durant l'epidemie actuelle du sida. Mais au fond, aucune de ces théories ne s'est imposée comme réellement convaincante. A priori, le fétichisme de la chaussure peut être vu comme une simple variante du fétichisme du pied. Mais les spécialistes ont plutôt tendance à l'envisager comme une paraphilie bien particuliere qu'ils nomment d'ailleurs retifisme, en réference à l'écrivain du XVIII^e^ siècle Restif de la Bretonne, auteur du roman *Les pieds de Fanchette* paru en 1763 (non, Sade n'est pas le seul auteur érotique du XVIII^e^…).

Plusieurs faits divers ont mis en evidence sa singularité. D'abord, dans les années soixante, le tueur Jerry Brudos qui amputait les pieds chaussés de ses victimes et les gardait comme trophees dans le garage de sa maison a Salem dans l'Oregon. L'enquête dénonce une mere qui aurait preferé avoir une fille et habillait son fils, ledit Jerry, avec des vêtements féminins des sa naissance… Après chaque meurtre, il portait des talons aiguilles et se masturbait. Il fut condamne a vie, mais obtint le droit de

1 *Scorolli C Ghirlanda S, Enquist M, Zattoni S, Jannini E A,* Relative prevalence of different fetishes, *2007*

Eléments de recherche : MATHIEU LEHANNEUR : designer, passages significatifs

pouvoir recevoir en prison des catalogues de chaussures féminines qu'il envisageait comme une méthode de substitution à la pornographie. En 2006, un autre fétichiste, James Lloyd, est arrêté vingt ans apres son premier crime. Il violait ses victimes et possédait environs deux cent paires de chaussures qu'il gardait également chez lui en guise de trophées.

Le cinéma n'a pas tarde à s'emparer de l'impact visuel de cette paraphilie : du *Journal d'une femme de chambre* de Luis Buñuel en 1963 (avec laçage inoubliable des bottines de Jeanne Moreau) a *Talons aiguilles* de Pedro Almodovar en 1991 – où titre et affiche capitalisent sur cet erotisme, alors que le scénario utilise plutôt le potentiel melodramatique des talons aiguilles associes ici, dans le psychisme du personnage de Victoria Abril, au bruit que faisait sa mère Marisa Paredes quand elle sortait, sortie vécue a chaque fois comme un abandon –, en passant par Quentin Tarantino chez qui l'on peut recenser un véritable festival : gros plans sur les pieds nus d'Uma Thurman dans *Kill Bill* et *Pulp Fiction* ou sur ceux de Bridget Fonda dans *Jackie Brown*, scene du drugstore dans *Boulevard de la mort*, Christoph Waltz enlevant la chaussure de Diane Kruger dans *Inglourious Basterds* et apothéose dans *Une nuit en enfer* où le realisateur lui-même boit du whisky sur les pieds de Salma Hayek.

C'est d'ailleurs un autre grand cinéaste, David Lynch, qui a produit l'un des travaux les plus forts sur le sujet, lors d'une exposition de photos en 2007, baptisee *Fetish*. Lynch y shootait des modèles du chausseur Christian Louboutin, inventeur de l'icônique semelle rouge. Des modèles extrêmes, pas vraiment fais pour marcher (puisque leur talon depasse les 12 cm reglementaires). Comme l'explique Christian Louboutin, « *beaucoup ne voient le soulier qu'en accessoire de la marche. Pourtant, il est des souliers pour courir, d'autres pour nager…. Et aussi des souliers destinés au sexe. S'il est un élement de fétichisme dans la garde-robe, c'est le soulier feminin, même sans talons* ». Bon, en l'occurrence, Louboutin n'avait pas oublié les talons puisque un modèle (baptisé « Siamoises ») atteignait même un vertigineux 26 cm. « *C'est mon modèle préfére, on le croirait sorti tout droit de* Twin Peaks. » Une création moins faite pour être portée que « *pour exalter ce qu'il y a de plus beau : la cambrure et le cou-de-pied* ». À noter que pour shooter ces chaussures importables, Lynch a fait appel à deux danseuses du Crazy Horse, Nouka et Baby, avec ce critère intraitable : « No bones » (pas d'os). Comme si dans sa vision, le talon aiguille impliquait un certain type de fille (en l'occurrence bien en chair, sans os visible). Les photos de Lynch sublimaient à la fois les filles et les chaussures.

Cela dit, le fétichisme de la chaussure ne doit pas être enfermé dans la seule sublimation culturelle. Pour en saisir toute la force sexuelle, le mieux est de surfer sur les forums dédiés. La, au milieu d'une forêt de pères de famille avouant se masturber dans les chaussures de leurs épouses, on croisera « talon69 » qui sophistique : « *Il m'arrive lorsque nous sommes en visite chez mes beaux parents de prendre les chaussures à talon de ma belle-mere (qui sont heureusement rangées dans la salle de bains), de me caresser avec et de jouir sur la chaussure.* » Si le talon aiguille et les bottines en cuir montantes font fureur chez les hétéros (qui pour certains, n'hésitent pas a les porter eux-mêmes), chez les homos, on assiste à de curieux tropismes, et notamment pour la basket Requin de Nike. Pourquoi celle-là plutôt qu'une autre ? Ses adeptes ne savent pas trop l'expliquer, mais l'un d'entre eux avoue en revanche sans complexe qu'il a travaillé quelques mois dans un magasin Foot Locker rien que pour le plaisir de passer des Requin au pied des jeunes hommes. Quant aux tongs en ville, elles déclenchent de véritables batailles d'Hernani sur les forums. Pour les anti, « *il n'y a rien*

de plus dégoûtant. Les pieds des mecs traînent dans la poussiere. C'est l'avachissement du camping dans les rues de la ville». Pour les pro au contraire, «*c'est a chaque fois, une lueur d'érotisme dans la grisaille urbaine. Cela permet de jouir de la beauté d'un pied d'homme sans avoir besoin pour autant d'aller dans un lieu specialisé*».

Du fétichisme comme lieu d'expression de sa personnalité et de son goût. Et tous les goûts sont dans la nature alors pourquoi pas celui-ci. Si l'on en croit Vauvenargues pour qui «*le goût est une aptitude a bien juger des choses de sentiment*»[2], ce goût est la preuve indéniable d'une existence propre puisqu'il «*faut avoir une âme pour avoir du goût*». Et pour les réticents qui le jugeraient mauvais, on opposera cette caution de Nietzsche : «*Le mauvais goût a son droit, autant que le bon goût.*»

UNE QUESTION DE DESIGN

Un texte de **Mathieu Lehanneur** et **Maxime Martin**

Accessoire préempté par les créateurs de mode dès son apparition, la chaussure est un objet qui n'a pas eté véritablement investigué par le design depuis. Et pourtant, celle-ci requiert tous les fondamentaux indispensables à une appartenance au monde du design, voire même a celui de l'architecture. Sa fonction protectrice – liée au potentiel habitable de l'objet – legitime en effet la consideration de la chaussure avec les mêmes fonctionnalites ergonomiques que l'architecture. Il est alors assez troublant de s'apercevoir que la chaussure n'a jusqu'alors ete conçue que tel un objet d'ornement dont la fonction pratique, au-delà de le rendre plus beau, n'est que de protéger le pied de l'homme. Coco Chanel ne disait-elle pas que «*la mode c'est de l'architecture, tout est question de proportions*» ?

En prenant un peu de recul vis-à-vis de l'objet en lui-même et de son rôle pratique et quotidien, la chaussure peut tout d'abord être examinée comme le symbole d'une seconde étape dans l'évolution de l'être humain qui, se déplaçant à l'origine à quatre pattes, peut désormais jouir de ses mains libérées et marcher sur n'importe quelle surface, simultanément et en toute sécurité. La chaussure devient alors un objet de transition à partir duquel vont naître de nouvelles possibilites physiologiques, perpétuant

2 *Extrait d* Introduction a la connaissance de l esprit humain – *1746*

ainsi le contact de l'homme avec le monde qui l'entoure. Et dès lors celle-ci traduit le fantasme humain de se différencier de l'être primitif – même si son état animal le rattrape en permanence – pour ne devenir qu'un pur esprit.

Si la chaussure est un élément riche de symboles, l'enjeu du designer naît de son identité matérielle. Contrairement à un createur de mode qui ne va s'intéresser qu'a une esthétique, le designer va étudier les différentes possibilités techniques de la chaussure. Un travail qui prend ainsi une nouvelle perspective car au-delà de l'objet et de sa mise en forme, la dimension design cherchera à agir sur un micro-élément dont les considerations plus pointues et réfléchies auront la capacité de changer les choses de manière beaucoup plus globale. La plus-value du designer consiste donc à faire se rencontrer le potentiel symbolique exceptionnel de la chaussure et sa capacité physiologique, technique et de bien-être. Notre réflexion commune commence alors sur cet axiome et aborde avec conviction la démarche du designer qui s'applique à la construction d'une chaussure.

Nous nous engageons ensuite sur le terrain de la méthode. « ***Votre travail d'architecte évoque des métiers différents, mais jamais la chaussure n'a été le sujet principal de l'un de vos projets. Quel serait votre plan de travail ?*** *Mes réalisations demarrent toujours d'un scénario qu'en général j'estime légitime. Pour mon projet Andrea par exemple, je suis parti d'une idée consistant a croire que l'air que nous respirons est constamment charge en pollution. J'ai ensuite ajouté à cela le fait que certaines plantes savent filtrer l'air et en optimisant la premiere hypothese, le projet Andrea est né. Dans le cadre d'une chaussure, je ne pourrais pas faire autrement que de m'intéresser d'abord à la constitution particulière du pied. Ce pied est à l'origine une zone d'informations extrêmement développée dont les capacités sensitives ont été amoindries avec l'utilisation de la chaussure. Je chercherai alors à la rendre réactive au "terrain", notamment grâce aux différentes possibilités médicales et technologiques. Comme nos doigts, cette chaussure permettrait a l'homme de ressentir son environnement en reunissant différentes informations comme la température, la qualité du terrain ou ses éventuelles vibrations. Ce serait effectivement ça mon point de départ, je ne m'attarderais pas sur le style mais plutôt sur la structure.* »

L'objet design doit donc – et par définition aussi – toujours émerger de la civilisation humaine. Il n'est pas dépendant d'un style ou d'une tendance mais correspond à de vrais modes de vie, dont il doit se nourrir. C'est d'ailleurs ce qui différencie le designer du createur de mode ; parce que la mode ne peut pas évoluer au même rythme que le design. Les cycles d'alimentation du marché de la mode sont en effet beaucoup plus rapides que ceux du design qui, lui, accompagne de véritables mutations sociales. Le fantasme du designer se traduit par une quête d'universalité. Il cherche à accompagner de façon durable l'histoire d'un objet en le rendant attractif au plus grand nombre. L'intérêt de faire intervenir le designer dans la construction d'une chaussure réside alors dans la multitude de process industriels disponibles et les nombreuses possibilités technologiques de celle-ci. Un véritable laboratoire d'idées, venant faire évoluer de maniere exponentielle le domaine des possibles, à travers la réinterprétation et l'œil du designer.

Voyons plus loin. « ***La chaussure du quatrième millénaire ?*** *Je l'imagine en bois. Seule, elle serait en effet une simple planche de bois – le matériau le plus luxueux à cette époque – mais dès que le pied de son propriétaire se pose, elle viendrait le recouvrir entierement. Une chaussure sur-mesure mais qui grâce aux évolutions*

technologiques serait produite de maniere industrielle. La chaussure du quatrieme millénaire s'intéresse également au son, interprété comme la signature de la personne qui la porte. Un son traité comme un accessoire, à l'image du bruit du talon d'un escarpin nous renvoyant à toute une imagerie sensuelle voire sexuelle, ou celle d'une chaussure ferrée (réminiscence de quelque chose de désuet comme les danses de salon par exemple), ou encore nos vieilles chaussures qui grincent et nous rassurent. Elles permettraient enfin de nous affranchir de la gravité. Une sorte de modification de la polarité, utile et agréable qui nous autoriserait a jouer avec l'apesanteur. »

Mais la chaussure est une œuvre artistique à part entière se réclamant de toutes les disciplines de la création contemporaine. Les courbes et les lignes font réference à l'architecture, la praticité et l'esthétique s'apparentent aux arts décoratifs et au design, les matériaux et autres imprimés aux arts majeurs comme la peinture et la sculpture. La véritable question qui se pose est de savoir jusqu'où peut aller la création d'une chaussure en termes de design pur. Peu nombreux sont les créateurs qui se sont penchés sur la question. Nous avons tous en tête les incroyables folies d'Alexander McQueen et en particulier le modèle *Armadillos* rendu célèbre par Lady Gaga. Ou encore les delires d'Olivier Theyskens pour Nina Ricci comme la collection « sans talons » datant de 2009. Autre expert en la matière, Nicholas Kirkwood dont les chaussures arborent des silhouettes proches des plus incroyables ouvrages architecturaux. Mais ces modèles, malgré la perfection de leur réalisation, se font rares dans le quotidien de madame tout le monde. Utile ou décorative, la chaussure reste l'accessoire dont le potentiel créatif est encore extraordinairement ouvert, alors avis aux créateurs, designers, architectes, laissez vos idées vivre et s'exprimer !

LA BOTTE ITALIENNE

Texte et interview de **Maxime Martin**

Lorsque Giuseppe Zanotti nous parle des femmes dont il habille les pieds, ses yeux ne trahissent pas le profond respect et l'incroyable passion qu'il leur porte. Et c'est sans doute là que se cache le secret du créateur. Choyées et courtisées par des dizaines de milliers d'admiratrices, les créations Zanotti n'ont plus rien à prouver. D'une finesse et d'une élégance parfaites, ces petits « bijoux » sont le symbole absolu du savoir-faire italien en matière de chaussures, de luxe. Giuseppe Zanotti est un personnage spontané et attachant, comme l'on peut s'attendre d'un créateur italien dont la générosité est evidente. Mais le royaume qu'il a construit ne s'est pas fait sans efforts ni labeur.

Le succès est rapide et nombreuses sont les maisons de mode à lui demander de dessiner leurs chaussures. Toutes ces œuvres d'art sortent des usines Vicini en Italie, où il y installe quarante modélistes et près de trois cents artisans en 1996, trois ans après avoir lancé sa propre marque avec l'aide de sa femme Cinzia Casadei, elle aussi issue d'une grande famille de chausseurs. Lumière sur le prodige de San Mauro Pascoli, la petite ville italienne où a grandi Giuseppe Zanotti, devenue célèbre depuis.

Maxime Martin : Pour entrer dans le vif du sujet, pouvez-vous me dire ce que la chaussure représente pour vous ?
Giuseppe Zanotti : Tellement de choses. Je pense que la chaussure est quelque chose de bien plus riche qu'un simple objet auquel nous avons donne forme. La chaussure ne peut se concevoir sans cette fusion qu'elle cree avec le corps. Ce sentiment intime et personnel que toutes les femmes ont besoin de ressentir. Cette envie de se sentir à l'aise, bien dans son corps et en parfaite adéquation avec soi-même. La chaussure est un tout, la première partie de la jambe ou bien la dernière, voire la plus importante. Je considère la chaussure comme le commencement de cet ensemble que représente le corps d'une femme associé à son esprit. Pour moi, la chaussure représente une partie du corps qui manque aux femmes et quand je dessine le volume et la forme d'un talon, je pense à comment la chaussure va pouvoir se substituer à cette partie manquante.

MM : Je crois que vous avez une admiration particulière pour votre mère et que ses chaussures vous fascinaient étant jeune. Cela a-t-il influencé votre travail d'aujourd'hui ?
GZ : C'est drôle que vous me posiez cette question car il y a à peu près deux semaines de cela, ma mère a retrouvé la toute première paire de chaussures que j'ai créée quand j'avais 7 ans, et me l'a offerte de manière symbolique. Il s'agissait d'une paire de stiletto de 7 cm, grise, avec des ouvertures partout. Ma mère était tailleur et je m'amusais à fabriquer des chaussures dans son atelier qu'elle utilisait ensuite pour les essayages de ses amies clientes. Je me souviens très bien de cette paire de chaussures, j'ai tout de suite realise le pouvoir de ce talon de 7 cm, elles etaient très sexy. Ma mère était un pur « produit » des années soixante, elle s'inspirait beaucoup des films americains de l'époque mais elle avait ce don de le faire à sa propre manière, avec une touche profondement italienne. Pendant la seconde guerre mondiale elle est allée vivre à Nice dans le sud de la France, après que les bombes américaines ont détruit son village. Elle y a appris tout son savoir-faire pour ensuite revenir en Italie. Un très bel exemple de la mondialisation. Elle ne voulait pas du tout que je suive son exemple, jamais elle ne m'y a encouragé et pourtant aujourd'hui je passe ma vie au milieu des chaussures que je crée. Ma passion et mon admiration pour ma mère auront finalement eu le dernier mot.

MM : Etes-vous d'accord avec moi si je vous dis que vous êtes un grand fan de la femme en général ? Savez-vous pourquoi ? Quelle relation entretenez-vous avec elles ?
GZ : Oui, je dois bien l'avouer. Vous savez, c'est parfois un combat. Mais c'est plus parce que j'aime les challenges. Chaque femme exprime des besoins différents et chaque jour je tente de les satisfaire et me concentre sur cette reponse quand je crée. Mes chaussures doivent être universelles et traverser les frontières. Je suis obsédé par cela, je ressens véritablement le besoin de découvrir les femmes à travers le monde et ce de manière à ce que je sache comment toutes les rendre plus belles encore. Mais je me sens emprisonné comme dans le film *Blade Runner*, je n'en ai pas le temps.

MM : Mais ne pensez-vous pas que la mode soit responsable d'une certaine compétition entre ces femmes qui veulent être, pour vous citer, « plus belles encore » ? À moins que ce soit quelque chose de totalement naturel.
GZ : Plus ou moins oui, mais s'il est vrai que les femmes disposent aujourd'hui, et surtout en comparaison à il y a dix ou vingt ans, d'un choix beaucoup plus grand en matière de mode, je suis persuadé que la personnalité de chacune d'entre elles l'emporte. Il existe aujourd'hui des centaines voire des milliers de créateurs, qui viennent de partout dans le monde et qui sont bons dans ce qu'ils font, mais les femmes finissent toujours par choisir en leur âme et conscience. Elles savent mixer les pièces qui leur ressemblent et qui vont mettre en valeur leur identité propre. Ce n'est pas quelque chose, un style, qu'on leur impose mais un véritable choix. Et je m'efforce de conserver cette relation particulière avec les femmes qui choisissent mes chaussures, je veux que mon univers leur ressemble, comme un secret que je partage avec elles. Et puis, grâce à la technologie qui depuis quelques années offre de nombreuses possibilités nouvelles, les volumes changent et les façons de porter les chaussures évoluent avec eux. J'aime l'idée que mes chaussures rendent les femmes plus sexy de multiples façons.

MM : Existe-t-il alors plusieurs manières d'être sexy et féminine pour une femme ?
GZ : Absolument, le matin en se réveillant, au travail quand on est une femme d'affaires, à l'occasion d'un voyage lointain, d'un cocktail mondain ou d'un simple dîner entre amis. Les femmes sont comme des caméléons, à l'intérieur comme à l'extérieur, elles ont cette fabuleuse capacité d'adaptation à toutes les situations. Le talon haut n'a plus le monopole de la féminité.

MM : Les gens décrivent souvent vos créations comme des joyaux, comment réagissez-vous à cela en général ?
GZ : Cela me flatte évidemment, mais ce n'est pas vrai et finalement, je n'aime pas particulièrement cette comparaison car si mes chaussures brillent – dans tous les sens du terme –, elles ne font pas que briller, en tout cas je l'espère. J'essaie à chaque fois de penser à ce que les femmes feront avec mes chaussures ; de leur donner de l'énergie, une stabilité, une confiance, de la hauteur. C'est une philosophie plus qu'un commerce.

MM : Je n'ai plus qu'une question, dédiée aux femmes évidemment, que pouvez-vous leur souhaiter de mieux, en Giuseppe Zanotti ?
GZ : D'avoir confiance en elles, car c'est ce qui rend une personne unique. C'est un véritable pouvoir, avec lequel arrive ensuite le sentiment d'être libre et fière de qui elle est. Et également demander aux femmes de ne jamais jeter une paire de chaussures à la poubelle, car chacune d'entre elles est un souvenir, la mémoire d'un événement précis, d'une histoire que l'on aime à se remémorer.